



**HAL**  
open science

## Quelques réflexions sur la bibliothèque du Nom de la Rose

Nathalie Grande

► **To cite this version:**

Nathalie Grande. Quelques réflexions sur la bibliothèque du Nom de la Rose. En un vergier..Mélanges offerts à Marie-Françoise Notz, Presses universitaires de Bordeaux, pp.279-286, 2009. hal-04308992

**HAL Id: hal-04308992**

**<https://hal.science/hal-04308992>**

Submitted on 27 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Quelques réflexions sur la bibliothèque du *Nom de la Rose*

Dans son *Apostille au Nom de la Rose*<sup>1</sup>, Umberto Eco s'explique sur son choix d'écrire un polar nourri de métaphysique. S'adressant à son « lecteur idéal », il lui déclare :

*Tu crois vouloir du sexe, et des trames criminelles où à la fin on découvre le coupable, et beaucoup d'action [...]. Eh bien, moi, je te donnerai du latin, peu de femmes, et de la théologie à gogo [...].* (p. 532)

Car pour Eco, tout polar est un traité métaphysique en puissance, dans la mesure où il pose « la question de base de la philosophie (comme de la psychanalyse) [qui] est : à qui la faute ? » (*ibid.*). Partant de cet aveu d'auteur, qui autorise le lecteur que nous sommes à poursuivre la recherche du sens qui anime toute la quête de Guillaume de Baskerville, nous voudrions nous interroger sur la représentation de la bibliothèque dans le roman d'Eco. Comme ce dernier partage avec Marie-Françoise Notz les qualités d'universitaire, de médiéviste et d'érudit, nous ne désespérons pas d'en apprendre par là un peu plus sur la culture, aussi vaste qu'originale, qu'ils partagent. Evidemment notre réflexion marquera sept étapes.

**1. « Pour ces hommes voués à l'écriture, la bibliothèque était à la fois la Jérusalem céleste et un monde souterrain aux confins de la terre inconnue et des enfers »,** Adso, troisième jour, à Tierce (p. 189)

La localisation de la bibliothèque dans « l'abbaye du crime »<sup>2</sup> témoigne de cette situation à la fois centrale et décentrée. Centrale est « l'Édifice », dans l'intrigue du roman, où tout tourne autour du mystère qu'il renferme. Centrale aussi, parce que dominante, est la construction qui écrase de sa masse le reste des bâtiments abbatiaux, et c'est ce que remarque immédiatement le jeune Adso en approchant de l'abbaye, dès le premier chapitre :

*Contrairement aux autres [abbayes], celle-ci se signalait par la masse incommensurable de l'Édifice [...]. Je m'aperçus aussitôt qu'il était beaucoup plus ancien que les constructions qui l'entouraient, né peut-être pour d'autres fins, et que l'ensemble abbatial s'était disposé autour de lui en des temps postérieurs [...].* (p. 32)

Mais en même temps que la construction est centrale, elle est aussi à part, déportée sur le mur d'enceinte de l'abbaye, dont elle constitue à la fois un prolongement et une interruption, comme le montre le plan que Eco a pris la peine de joindre à son roman (p. 26-27). De ce point de vue, elle est bien limite, lieu à mi-chemin entre intérieur et extérieur, à la fois partie prenante de l'abbaye qu'elle protège, qu'elle anime et qu'elle défend, et point de faiblesse de la clôture monacale, qu'elle déforme, qu'elle distend et qu'elle menace. La bibliothèque, lieu idéal du chercheur – de Dieu au Moyen Âge, du sens aujourd'hui –, se signale donc comme espace frontière, c'est-à-dire limite et passage à la fois.

---

<sup>1</sup> Umberto Eco, *Le Nom de la rose* (1980), traduit par Jean-Noël Schifano, suivi d'une apostille (1983) traduite par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1990. Toutes nos références seront à cette édition.

<sup>2</sup> C'est le premier titre auquel Eco avait pensé pour son roman (*Apostille*, p. 510).

2) « *Omnes enim causae effectuum naturalium dantur per lineas, angulos et figuras* », Guillaume, troisième jour, à Vêpres (p. 223)

Si la bibliothèque domine l'espace de sa taille, elle subjugué aussi le regard par sa forme. Le second paragraphe du premier chapitre est consacré à la description de cet « ouvrage de géants qui aurait grande familiarité et avec la terre et avec le ciel » (p. 29). Le regard d'Adso s'applique en particulier à détailler les chiffres qui rythment symboliquement la construction. Une forme quadrangulaire, qui s'élève sur trois niveaux de verrières, qui produit à chaque angle une tour heptagonale, dont cinq côtés sont visibles de l'extérieur :

*« Quatre donc des huit côtés de l'octogone majeur produisant quatre heptagones mineurs, qui vus de l'extérieur apparaissaient comme des pentagones. Et il n'est personne qui ne voie l'admirable concordance de tant de nombres saints, chacun révélant un très subtil sens spirituel. Huit le nombre de la perfection de tout tétragone, quatre le nombre des évangiles, cinq le nombre des parties du monde, sept le nombre des dons de l'Esprit Saint. »* (p. 29-30)

Dans sa forme architecturale même, la bibliothèque se lit comme message codé offert à la lecture du regard savant et attentif. Cela est vrai à l'extérieur du bâtiment, mais reste juste à l'intérieur : ce n'est pas par l'exploration empirique que Guillaume et Adso percent le mystère du labyrinthe, puisque leur première visite ne sert qu'à les égarer ; Guillaume infère le plan du dédale intérieur à partir de l'observation extérieure et par déduction mathématique (p. 220-222). Le plan dessiné par Adso, et aimablement fourni au lecteur (p. 327), manifeste l'ordre géométrique qui a présidé à la conception de l'espace. Témoignage de la mathématisation de l'espace, la bibliothèque incarne le triomphe de la raison, en même temps que sa symbolique numérologie la transfigure en un condensé de foi.

3) « **Les livres ne sont pas faits pour être crus, mais pour être soumis à l'examen** », Guillaume, Quatrième jour, après Complies (p. 323)

Cette dualité que révèle la conception même du bâtiment se retrouve dans la question, peut-être principale, que pose le roman, celle de l'usage des livres. Les livres que renferme la bibliothèque émerveillent par leur beauté et leur nombre Adso et Guillaume lorsqu'ils y ont enfin accès ; il n'empêche que sur le plan actantiel, les livres jouent dans le roman un rôle destructeur, puisqu'ils provoquent la mort. Le fait que l'arme même des assassinats soit un livre n'est pas indifférent ; et Guillaume analyse pourquoi les livres dans cette abbaye en sont venus à susciter le crime et à donner la mort :

*« Bence [un des moines] est la victime d'une grande luxure [...]. Comme de nombreux chercheurs, il a la luxure du savoir. Du savoir en soi. [...] La curiosité de Bence n'est qu'insatiable orgueil de l'intellect, une façon comme une autre, pour un moine, de transformer et apaiser les désirs de ses reins, ou l'ardeur qui fait d'un autre un guerrier de la foi ou de l'hérésie. »* (p. 401)

La luxure du savoir, *libido sciendi* qui n'est ni plus digne, ni moins perverse que la *sentiendi* ou la *dominandi*, est dénoncée avec violence, et Eco prend la peine de rappeler à ce moment précis du récit que les bénédictins de l'abbaye ne sont ni plus ni moins que les « chercheurs » du Moyen Âge. Pour l'universitaire qu'il est – que nous sommes –, ce terme nous désigne clairement. Mise en garde devant les risques de l'idolâtrie de la science, les paroles de

Guillaume sonnent aussi comme un rappel à l'ordre : que faisons-nous de la science que nous croyons posséder, et qui peut-être nous possède ?

4) « **La bibliothèque est témoignage de la vérité et de l'erreur** », Jorge, deuxième jour, à Tierce (p. 136)

La bibliothèque conserve indifféremment sagesse chrétienne et « fables païennes », et c'est en ce sens qu'elle porte témoignage de la vérité et de l'erreur ; c'est d'ailleurs pourquoi elle devra être détruite par un feu purificateur. La variété des livres, qui garantit la vraie culture contre les risques de l'univocité, permet d'accéder à une diversité de points de vue, de conceptions, d'idées, où la vérité, pensée comme unique, disparaît. Ce qui fait la richesse inouïe de la bibliothèque imaginée par Eco, c'est qu'elle a accumulé à travers les siècles, dans un ordre aussi logique et illogique que peut l'être l'ordre de la mémoire, des livres de toutes provenances géographiques. Une des principales découvertes qui va permettre aux héros de percer le mystère du lieu est de comprendre que « le tracé de la bibliothèque reproduit le plan du monde ». Mais évidemment cette *imago mundi* est réverbérée à travers la conscience des fondateurs de la bibliothèque, et selon l'ordre qu'ils ont voulu imposer au monde, puisqu'ils ont, comme le dit Guillaume, « réparé les erreurs de la nature » (p. 321), en associant les livres « selon leur pays de provenance, ou le lieu de naissance de leurs auteurs ou le lieu où ils auraient dû naître » ! La bibliothèque transmet donc un savoir du monde à travers le temps. Lieu fixe dans l'espace et figé dans le temps, elle transcende les dimensions de la contingence par sa capacité à absorber, à côté des textes les plus connus et reconnus, le divers, l'inattendu, le presque inconnu, voire le fantaisiste. Ainsi les premiers livres qu'ouvrent les explorateurs de la bibliothèque :

« – *Adso, sans ces sacrés oculi ad legendum je ne parviens pas à comprendre ce qui est écrit sur ces livres. Lis-moi quelques titres* ».

*Je pris un livre au hasard : « Maître, il n'est pas écrit !*

*– Comment ? Je vois qu'il est écrit, que lis-tu ?*

*– Je ne lis pas. Ce ne sont pas des lettres de l'alphabet et ce n'est pas du grec, je le reconnaîtrais. On dirait des vermiseaux, des serpenteaux, des chiures de mouche...*

*– Ah, c'est de l'arabe. [...] » (p. 179)*

Les premiers livres ouverts sont en arabe, langue et écriture inconnues d'Adso ; les suivants, *De Bestiis et Liber monstrorum de diversis generibus* montrent « un très bel unicorn » et autres bestioles imaginaires ; les premières salles traversées sont « toutes pleines de volumes en langues inconnues, plus quelques textes de sciences occultes ». C'est donc par l'inconnu et l'imaginaire que s'ouvre d'abord la bibliothèque, métaphore sans doute des premiers apprentissages, qui ne peuvent s'élaborer qu'à coups d'approximations, de tâtonnements, d'imaginations, d'erreurs. La vérité ne se donne pas d'abord.

5) « **Souvent les livres parlent d'autres livres** », Guillaume, Quatrième jour, à Tierce (p. 293)

Corollaire de ce dialogue entre erreur et vérité, les livres dialoguent aussi entre eux. Non que les uns délivrent des vérités et les autres des mensonges, mais parce que c'est dans leur confrontation, leur comparaison, leur échange que se dessine ce qui sera pour le lecteur parole de vérité. Etre – ou se croire – l'homme, la femme d'un seul livre, est une illusion (en plus d'une folie). Les livres se construisent entre eux, comme nous nous construisons avec eux et par eux. Les livres parlent d'autres livres, comme les hommes parlent d'autres hommes, parce

que c'est dans la parole échangée que l'humanité se construit. La particularité des livres, à cet égard, c'est qu'ils parlent *in absentia*, et ne sont pas soumis à la contingence d'une brève durée de vie. D'où le vertige qui saisit Adso à la pensée de ces dialogues qui traversent le temps :

*Jusqu'alors, j'avais pensé que chaque livre parlait des choses, humaines ou divines, qui se trouvent hors des livres. Or je m'apercevais qu'il n'est pas rare que les livres parlent de livres, autrement dit qu'ils parlent entre eux. A la lumière de cette réflexion, la bibliothèque m'apparut encore plus inquiétante. Elle était donc le lieu d'un long et séculaire murmure, d'un dialogue imperceptible entre parchemin et parchemin, une chose vivante, un réceptacle de puissances qu'un esprit humain ne pouvait dominer, trésor de secrets émanés de tant d'esprits, et survivant après la mort de ceux qui les avaient produits, ou s'en étaient fait les messagers. (p. 293)*

Ce dialogue, qui inquiète le jeune Adso, peut aussi réjouir les lecteurs : c'est ce qui nous permet, après tout, de profiter des savoirs – et des plaisirs – des (grands) esprits qui nous ont précédés. Les livres parlent entre eux, mais par le truchement des esprits et des paroles humaines ; on peut certes regretter de ne pas maîtriser les tenants et les aboutissants de ce dialogue, car on n'aura jamais fini de lire tous les livres, ni même seulement tous les livres que l'on voudrait avoir lus ; mais en même temps c'est dans les interstices de ce dialogue ininterrompu que l'on peut glisser – modestement – sa pensée, sinon sa voix. Faut-il regretter de ne pas avoir tout lu ? Ce qui nous échappe nous libère aussi.

#### 6) « Je voulais un aveugle gardien d'une bibliothèque » Apostille (p. 521)

Gardien de la citadelle des livres, Jorge est leur protecteur avant de devenir leur bourreau. Sa cécité prend valeur symbolique : il garde ce qu'il ne connaît plus, ce qu'il ne peut plus connaître que par le souvenir et les lectures orales qu'un jeune moine est chargé de lui faire. Homme de livres, il est devenu aveugle aux livres, faute d'accepter de les partager ; c'est lui, autant que son architecture, qui transforme la bibliothèque en tour, en donjon, en citadelle. Bizarrement, Guillaume, qui perd ses *oculi ad legendum* dès le lendemain de son arrivée (p. 170), est en train de perdre lui aussi ses facultés visuelles. Evidemment Eco rappelle à notre modestie ce que la technique a donné aux lecteurs modernes : des années, des dizaines d'années de lecture possible en plus. Mais les difficultés de Guillaume à voir signalent aussi sa difficulté à comprendre. Il a beau exercer ses remarquables facultés d'observation et de déduction, le mystère de l'abbaye le dérouta, l'égaré, et au bout du compte, son intervention n'empêche aucun crime, ni ne sauve aucun livre. Même s'il vainc le secret du labyrinthe, il n'en tire aucun profit, et semble même précipiter par son intervention l'autodafé final. Si « la plus grande bibliothèque de la Chrétienté » disparaît, c'est, semble-t-il, parce qu'elle a perdu son sens en un XIV<sup>e</sup> siècle déchiré, où les querelles théologiques déguisent les rivalités politiques, où l'Inquisition exerce une véritable police de la pensée, où la vérité sert la mort. Dans le visage aveugle et « ravagé par la haine de la philosophie » de Jorge, Guillaume croit voir le portrait de l'Antéchrist :

*« L'Antéchrist peut naître de la piété même, de l'excessif amour de Dieu ou de la vérité, comme l'hérétique naît du saint et le possédé du voyant. Redoute, Adso, les prophètes et ceux qui sont disposés à mourir pour la vérité, car d'ordinaire ils font mourir les multitudes avec eux, souvent avant eux, parfois à leur place. » (p. 496)*

La cécité de Jorge signale son aveuglement à la diversité dans laquelle se donne la vérité. Aveuglé par une unique vérité, il ne voit plus rien d'autre, au point de juger qu'il faut que le reste disparaisse. Tel le prophète, il mange le livre, à ceci près que ce n'est pas pour s'en nourrir, mais pour en mourir. Déviance lubrique d'une conscience de savant, Jorge s'est approprié ce qui lui avait été confié en dépôt. Il apparaît comme une incarnation cauchemardesque du bibliothécaire, poussant l'amour de ses livres jusqu'à leur destruction, par besoin de les protéger du dangereux contact des lecteurs, forcément irrévérencieux, forcément maladroits.

7) « **Le bien, pour un livre, c'est d'être lu** », Guillaume, Cinquième jour, à Vêpres (p. 402)

Il nous semble que cet (anti-)bibliothécaire n'est peut-être pas sans lien avec l'expérience qu'Umberto Eco, en tant que lecteur et en tant qu'universitaire, a pu faire des grandes bibliothèques publiques ou universitaires. En effet, peu après *Le Nom de la Rose*, il a publié un petit opuscule où certaines réflexions entamées sur le mode symbolique dans le roman sont révélées de façon plus explicite. Or que dit son *De Bibliotheca* ? Loin de célébrer la fièvre du chercheur qui ne vit que dans l'odeur poussiéreuse des vieux livres sacrés, Eco dresse un constat sans appel, mais non sans humour, des principaux défauts des grandes bibliothèques : multiplication des catalogues, classement aléatoire, personnel hostile, horaires limités, photocopieurs en panne, impossibilité de se restaurer, toilettes inaccessibles<sup>3</sup>... En tout dix-huit articles énumèrent les principaux obstacles mis par les bibliothécaires pour empêcher l'intrusion du lecteur dans « leurs » livres. Et toute personne qui fréquente un tant soit peu les bibliothèques l'a remarqué : l'idéal de la bibliothèque pour les bibliothécaires semble bien être la bibliothèque ...fermée ! Evidemment les remarques d'Eco datent d'avant l'informatisation des bibliothèques – qui a quand même eu quelques avantages – et on peut même penser que les excès qu'il dénonçait ont été – partiellement – pris en compte par certains conservateurs. Mais le titre même que l'administration française donne à ces derniers indique bien des missions de conservation, d'enrichissement, de diffusion qui sont les leurs, laquelle il convient de privilégier.

Il faut donc conclure que si la bibliothèque du *Nom de la Rose* offre une approche si malaisée, un gardien si redoutable, une architecture si irrationnelle, et que si elle finit si mal, cela dit sans doute quelque chose du risque qu'il y a à entrer dans l'univers si bien famé, mais néanmoins si redoutable des livres, et peut-être du rapport ambigu que les auteurs entretiennent avec les livres. De l'amour à la haine, la distance n'est, paraît-il, pas si grande ; or l'image de la bibliothèque apparaît finalement très ambivalente, même pour un bibliophile et un bibliolâtre comme Eco. Se pourrait-il que pour l'utilisateur intensif des bibliothèques qu'est tout auteur, ou tout chercheur, la bibliothèque, lieu idéal de l'étude et du savoir, à l'écart des tourments du monde, prenne souvent paradoxalement la dimension d'un cauchemar que Eco cherche à exorciser en proposant des visions pas vraiment flatteuses des livres, de leurs lieux et de ceux qui les hantent ? L'image du labyrinthe semble confirmer cette intuition, puisque la bibliothèque est un « grand labyrinthe, signe du labyrinthe du monde » (p. 164). Eco revient plusieurs fois dans son *Apostille* sur ce thème (p. 521, 533). Il distingue trois types de labyrinthe : le labyrinthe grec, qui « ne permet à personne de s'égarer [...] ». C'est pourquoi au centre il y a le Minotaure, sinon l'histoire perdrait toute sa saveur, ce serait une simple promenade de santé » ; le labyrinthe maniériste, « une structure en forme de racines, avec de

---

<sup>3</sup> Umberto Eco, *De Bibliotheca*, L'Échoppe, 1986. Ce court texte reprend une conférence prononcée le 10 mars 1981, soit un an après la publication du *Nom de la Rose*, pour célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire de l'installation de la Bibliothèque municipale de Milan dans le Palais Sormani.

nombreuses impasses. La sortie est unique mais vous pouvez vous tromper » ; et le labyrinthe réseau, « fait de telle sorte que chaque chemin peut se connecter à chaque autre chemin. Il n'a pas de centre, pas de périphérie, pas de sortie parce qu'il est potentiellement infini » (p. 533). Il nous semble en fait que la bibliothèque conçue par Umberto Eco répond à ses trois définitions en même temps : elle est ce dédale accessible au centre duquel attend le Minotaure-Jorge ; elle a été pensée par ses concepteurs fictionnels à la manière d'une arborescence, où l'ordre produit le désordre ; elle ouvre au lecteur les espaces de réflexion ou de connexion qui se rassemblent et se désassemblent de manière « potentiellement infinie ». Labyrinthe du sens, le roman se construit comme un fil d'Ariane.

Dernière remarque, pour ne pas perdre mon lecteur dans ce labyrinthe, et pour revenir au secret ultime que cache la bibliothèque, le livre perdu d'Aristote sur le rire, on peut remarquer que la bibliothèque n'est en fait que le troisième et dernier étage d'un bâtiment qui abrite au premier cuisines et réfectoire, et scriptorium au deuxième (p. 41). Peut-on penser que cette élévation soit aussi symbolique, et que Eco nous indique par là qu'avant les plaisirs de la science et de l'esprit, il faut commencer par les découvertes des sens ? Ce ne serait pas le moindre bonheur d'un livre où l'universitaire, le chercheur, le médiéviste, mais aussi plus généralement tout lecteur trouve de quoi nourrir son amour des livres.